

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Jean BRASEY

Espagnolette

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1933, tome 32, p. 258-259

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

ESPAGNOLETTE

Quand par cette après-midi de mi-juin, alors que le soleil tout rond se meut paresseusement dans le ciel pomme-lé, que la fin des classes arrive avec son bonheur évident et la « lâchée » dans le jaune de juillet, mirage ! Le carreau est plein de nuages en hémicycles, de corbeilles de gris, de saulaies d'ombre, de volutes gigantesques, de saladiers de blanc, — toute cette féerie de plafond d'église rococo que je saisis des yeux par le carreau qui donne sur le ciel et sur le lac.

Gros nuages comme de gros yeux alarmés, colonnes immenses, polies comme l'orteil dont Paul Valéry a chanté la douce poésie d'une âme apaisée ; tout ce cahot de blanc, de lazulite, de contours, de lacets, de ciseaux, de longs rubans aériens, de narthex lointains et mensongers, d'ombres alarmantes, toute cette cavalerie d'en haut, prête au choc, à la poussée des vents d'équinoxe que lâche leur maître : Donnar. Mais, l'espagnolette est là, posée comme une épingle à cheveux avec une tête pleine ; l'espagnolette.

Tout ce paysage de juin, toute cette vie d'examens, ma vie sédentaire et bourgeoise, tout le tableau des salades, des pivoinés, des regains couchés sous la pluie blanche. Au loin, dans la grande paysannerie d'Estavayer, les futailles sont mesurées entre le ciel de remous et le soupçon des maisons de briques dans les feuilles. Tout en haut du cadre, une branche de tilleul rame désespérément dans un ciel de Manet.

Quelles évocations subtiles, immanentes, puis-je tirer de ce mot bizarre et drôlesque, que trouver de bien conscient, d'aéré, sur l'étrange personnalité de ce mot mirifique : espagnolette. Quand on l'avait écrit au tableau, à mesure les lettres, j'avais cru devoir lire: espagnol. Et cela me charmait : ô sujet exotique et vivace. J'avais lu espagnol et toutes mes lubies s'envolaient, quêtant une vie instable. Je voyais Saragosse et sa couleur d'albâtre, son église rococo comme un joyeux éclat de rire avec des anges posés un peu partout comme une volée d'oiseaux et j'entendais la pluie claquer aux verrières imaginaires. Je voyais toutes ces villes de lumière et de campaniles, roses, couleur de saragousti, ces villes que je rêve parmi les dattes et les

magnolias, ces villes de joie où l'on chante et où l'on danse. Des évocations naissaient comme des fumées de cigarette parfumée : la danse préférée des Basques, la pavane. La pavane au rythme lent et moulé. Cette danse délicieuse et



sauvage avec sa coupe neutre, allongée, ses mouvements réguliers et coagulés ; charmes d'un instant, stampède dans le Nord-Canadien ; feu d'allumettes dans l'oubli.

L'espagnolette à la vitre de juillet, lors de l'heure la plus jaune ; quand les moineaux de plumes sont anémiés par la soif et que je descends sous le soleil vers le lac, à trois heures ; espagnolette, je verrai ta tête sans yeux et je penserai à toi !

Jean BRASEY